

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[177. Val-Richer, Jeudi 1er novembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

177. Val-Richer, Jeudi 1er novembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Vie domestique \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1838-11-01

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Nous entrons dans le Honey moon, n'est-ce pas ?

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°204/225-226

Information générales

Langue Français

Cote

- 492, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), IV/400-404

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document

Bon

Localisation du document

Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°177. Jeudi 1er novembre, 7 heures

Nous entrons dans le honey-moon, n'est-ce pas ? C'est charmant de retrouver un honey-moon, toutes les fois qu'on se retrouve, et sans qu'il fasse tort aux moons qui suivent. Je me lève de bonne humeur, par un vent et une pluie épouvantables. Je déifie qu'il y ait entre nous de pareils orages. Le soleil est toujours sur notre horizon. Séparés, nous ne le regardons pas toujours ensemble et au même moment, mais il y est toujours. Nous voilà des gens bien heureux, nous avons le soleil et la lune à notre disposition. Il y a deux pays que je voudrais voir avec vous, l'Italie et l'Angleterre, le pays du soleil et celui du brouillard. Je ne sais duquel nous jouirions, le plus vivement. Quel dommage que nous ne voyagions pas ensemble ! Dans la grande voiture de Châtenay. Je ne vous savais pas cette aversion pour les voitures, fermées.

A propos de voyage, lisez-vous dans les journaux les lettres de ces savants que nous avons envoyés chez les Lapons et les Samides ? Ils me paraissent décidés à réhabiliter le Spitzberg, et la bonne compagnie des Esquimaux. A les en croire, ils s'amusent parfaitement. Leurs plaisirs me gèlent. Nous plairions-nous là ? Je dis le Spitzberg nous plairait-il, non pas, nous plairions-nous l'un à l'autre dans le Spitzberg ? Ceci ne fait pas question. Je me suis quelquefois proscrit avec vous en Sibérie. Mais vous la trouviez trop uncomfortable, plus uncomfortable que la maison de Pozzo. Vous me livrez la tournure et les manières de Lord Castlereagh et de Lord Jocelyn, et je vous en remercie. Mais quoique vous les avez trouvés très agréables, n'est-ce pas, et vous avez causé avec eux très volontiers, bons ou mauvais principes. Je vous le pardonne. Mon estime pour les Anglais est devenu du goût, un goût sérieux mais affectueux. Obtenez seulement qu'ils ne se donnent pas tant de peine pour être frivoles.

Que cède-t-on aux Belges sur l'argent ? Car je suppose qu'on leur cède quelque chose puisque les cinq Puissances sont d'accord. Je trouve l'adresse des Etats Généraux belle. Cette ferme adhésion d'un peuple à son Roi, dans une question dont pour son compte. le peuple se soucie peu, mais qui est pour le Roi une question d'honneur, me plaît infiniment. Il sert toujours à quelque chose d'avoir été grand. Les Hollandais l'ont été. Depuis longtemps ils sont bien déchus. Dans tout le 18e siècle, leur politique a été pitoyable, sans dessein, sont consistance, sans dignité, sans autorité ; mais de temps en temps Jean de Witt se redresse et élève la tête hors de son tombeau, comme Farinata degl' Uberti dans l'Enfer du Dante.

J'ai fini hier mes plantations. A forces de vouloir m'y intéresser, j'en viens un peu à bout. Je suis pour le bonheur solitaire comme les Anglais pour la frivolité. Pourtant, je me trémousse. moins. Je me persuade quelque fois que je tiens vraiment à ce que je fais avec cette terre et ces arbres. Mais quand je rencontre quelqu'un qui y tient réellement et de cœur, je me reconnaît de glace et je m'humilie. Avant-hier, ma mère m'a querellé parce que j'avais laissé mettre où l'on avait voulu des cerisiers qu'elle voulait ailleurs. Un c'est que cela m'est égal à failli m'échapper. Je l'ai retenu à temps. Si Dieu m'avait laissé mon fils, rien ici ne me serait égal. Que de projets j'avais formés, commencés ! Je les discutais avec lui ; puis, je les lui remettais absolument, sans réserve. Il faisait faire seul, à son gré. C'est charmant de se décharger sur son enfant de tout soin, de toute affaire, de se reposer en le voyant agir, décider, ordonner, vivre en maître et pour son compte, comme il vivra quand on n'y sera plus. Mon fils était si libre avec moi, et si tendre ! Il s'appartenait

bien tout entier à lui-même, et il venait sans cesse à moi. Pardon, Pardon ce que je me laisse aller à vous dire là, je me permets bien rarement de me le dire à moi-même. Pardon.

9 h. 3/4.

Oui, nous avons abusé de l'adieu. Nous approchons du dernier. Adieu pourtant. J'aime mieux l'autre. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 177. Val-Richer, Jeudi 1er novembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-11-01

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 01/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1616>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreJeudi 1er novembre 1838

Heure7 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

69

Vous entrouvez dans "Le honey-moon", n'est ce pas ? C'est "charmant de retrouver un honey-moon toutes les fois qu'on se retrouve", et sans qu'il fasse tort aux moon qui suivent.

Je me lève de bonne humeur, pas un vent de une pluie épouvantable. Je le fis qu'il y ait entre nous de pareils orages. Le Soleil est toujours sur notre horizon. Si parfois nous ne le regardons pas toujours ensemble et au même moment, mais il y en toujours. Nous voilà dès que bien heureux ; nous avons le Soleil et la lune à notre disposition.

Il y a deux pays que je voudrais vivre avec vous, l'Italie et l'Angleterre, le pays du Soleil et celui du brouillard. Je ne sais quel nous joindrait le plus vivement. Tant dommage que nous ne voyagions pas ensemble ! dans la grande voiture de Châtenay. Je ne vous l'avois pas cette aversion pour les voitures fermées.

À propos de voyage, lisez-vous dans les joindraient les lettres de ces savants que nous avions envoyés chez les Lapours et les Samiides ? Il me paraît que de l'île à inhabiter le Spitzberg et la bonne compagnie des Esquimaux. À la croire, il s'amusera parfaitement. Ses plaisirs me gètent.

vous plairions-nous là ? Je dis le Spitzberg vous plairait-il, monsieur ?
vous plairions-nous l'un à l'autre dans le Spitzberg ?
Ceci ne fait pas question. Je me suis quelquefois procuré avec
vous, en liberté, mais vous le trouviez trop uncomfortable
plus uncomfortable que la maison de Porz.

Vous me livrez la tourture et le manège de lord
Castlereagh et de lord Buxton, et je vous en demanderai
quelque chose, mais, les avez-vous très agréablement, n'est-ce pas, ou
vous, avec plaisir avec eux très volontiers, bon ou mauvais
principes ? Je vous le pardonne. Mon estime pour les Anglais
en devient un goût, un goût si si peu moins affectueux.
Observez toutefois qu'il ne se donne pas tant de peine
pour être privés.

La révolution aux Belges sur l'argent, car je suppose
qu'ils leur cède quelque chose puisque les deux Hollandais
sont d'accord. Je trouve l'adresse des Etats généraux belle.
Cette forme adhésion d'un peuple à son Roi, dans une question
belle pour son compte le peuple se soucie peu, mais qui
en pour le Roi une question d'hommes, plus profondément.
Il sera toujours à quelque chose d'avoir été grand. Le
Hollandais l'est été. Depuis longtemps il, son bras le chut.
Dans tout le 18^e siècle, leur politique a été pitoyable,
sans dessin, sans constance, sans dignité, sans autorité; mais
de temps en temps Jean de Witt se redresse et élève la tête
hors de son tombeau, comme Tarimata degli' Alberti dans

vit-il, l'Infer du Dante.

Il fini hier mes plantations. Il fera de voulous my intérieur, avec j'en viens un peu à bout. Je suis pourtant brûlant, solitaire, comme les Anglais pour la fruiterie. Pourtant, je me tremouille moins. Je me persuade quelque fois que je tiens vraiment à ce que je fais avec cette terre et ces arbres. Mais quand je rencontrais quelqu'un qui y tiens également de ces, je me demandais de glace et je m'humiliais. Avant-hier, ma mère m'a quitté, parce que j'avais laissé mettre au fond, avait voulu des cerisiers qu'elle voulait ailleurs. Un cet que cela m'a égal a failli m'échapper. Je l'ai retenu à temps. Si Dieu m'avait laissé mon fils, rien ici ne me servirait égal. Dieu le projeta j'avoir formé, commencé ! Je le discutais avec lui ; puis, je le lui remettais, absolument, sans réserve. Il faisait faire tout, à son gré. C'est charmant de se décharge, sur son enfant, de tout soin, de toute affaire, de se reposer ou le voyageur agit, décide, ordonne, vivre en maître et pour son compte comme il vivra quand on n'y sera plus. Mon fils étoit si libre avec moi, et si tendre ! Il s'appartenait bien, tout entier, à lui-même, et il venait sans cesse à moi. Pardon, pardon ; ce que je me laisse aller à vous dire là, je me permets bien sans malice de me le dire à moi-même. Pardon.

9 h. 3/4.

Oui, nous avons abusé de l'adieu. Nous approchons du dernier. Adieu pourtant. J'aime mieux l'autre. {

dam,